

Genèse d'une recherche.

Je dois en quelques lignes me présenter et expliquer pourquoi j'ai entrepris une recherche qui m'a amené fortuitement à décrire des mécanismes capables de produire des cataclysmes d'ampleur planétaire.

J'ai travaillé durant toute ma carrière comme ingénieur aux papeteries de Bourgneuf, dans l'Isère. J'y ai mis en place et fait fonctionner plusieurs générations de machines. J'ai donc vécu la révolution technologique, travaillant d'abord sur les bonnes vieilles machines mécaniques, puis voyant passer successivement l'électronique et l'informatique industrielle. J'ai dû me recycler et apprendre, tout au long de ces années. Cela m'a donné une certaine souplesse intellectuelle, que j'essaie maintenant d'entretenir. Retraité depuis deux ans, je me suis installé à la campagne, à Saint-Michel-sur-Ebron, dans le Trièves. J'y trouve l'air pur de la montagne et, de plus, cela m'éloigne des lumières de la ville de Grenoble. Les lumières qui me gênent ne sont pas celles de la vitrine scientifique et technologique dont cette ville s'enorgueillit, mais tout simplement celles de l'éclairage public : je suis astronome amateur et je ne peux pas réaliser de bonnes observations sous un ciel saturé par la pollution chimique et lumineuse.

Depuis plus d'une vingtaine d'années, j'ai consacré une partie de mes loisirs à l'étude de certains problèmes historiques ou archéologiques. Le hasard, le goût de l'innovation, ou peut-être une motivation inconsciente m'ont conduit à m'intéresser aux cathédrales gothiques, aux pyramides d'Égypte, aux mégalithes, aux portulans du Moyen Âge, ainsi qu'à d'autres domaines, où l'on trouve des témoignages étonnants de l'évolution des techniques dans l'histoire ou la préhistoire.

A posteriori, je peux définir le thème général de ces recherches comme l'étude de certaines discontinuités dans le processus de développement scientifique et technique des dix derniers millénaires. Certaines traces remarquables de cette période semblent carrément aberrantes, au point que nombre d'archéologues les rejettent comme des faux, ou attribuent leur existence à un heureux hasard, ou encore proposent des explications simplistes qui ignorent par exemple les contraintes dynamiques liées au nombre d'heures nécessaires pour réaliser certains monuments, au volume de main d'œuvre et à la durée disponibles [100]. Comme je n'ai pas la même approche des problèmes et que par ailleurs j'éprouve une motivation innée pour tout ce qui est curieux ou bouscule le bel arrangement des théories basées sur l'idée du progrès lent, irrésistible et linéaire des civilisations, j'ai justement cherché là où je sentais qu'il y avait des ruptures.

Lorsqu'on examine les faits plus ou moins bien expliqués de cette époque (que certains appellent protohistoire), la recherche d'un fil conducteur est difficile, au milieu d'informations précises et sèches (et quelquefois filtrées) émanant des archéologues, de réflexions bien souvent peu sérieuses d'adeptes du paranormal ou d'influences extérieures à notre planète, et d'anciens textes ayant recueilli les dernières bribes d'un savoir transmis oralement pendant des millénaires.

Plusieurs thèmes ont attiré mon attention, au point de mobiliser particulièrement mon énergie. Il n'entre pas dans le cadre de cet ouvrage de rendre compte de ces recherches; mais pour préciser la méthode de travail que j'emploie, je vais donner un exemple.

Je me suis intéressé au mystère de la construction des pyramides égyptiennes de la quatrième dynastie. J'ai travaillé sur des ouvrages descriptifs, et aussi sur le terrain, en m'attachant à comprendre comment les chantiers de construction de tels monstres architecturaux avaient pu être conduits. Il suffit de citer quelques chiffres pour situer l'ampleur du problème : la maçonnerie intérieure de la pyramide de Kheops est constituée de blocs de calcaire de deux tonnes en moyenne ; ces blocs ont été hissés du sol jusqu'à la plate-forme du chantier de la pyramide en cours de construction, mis en place, cimentés au mortier, au rythme d'un bloc toutes les trente secondes au minimum pour le bas du chantier et d'un bloc toutes les deux minutes pour la zone située à mi-hauteur (soixante-dix mètres du sol). Si l'on mettait aujourd'hui un ingénieur en situation de résoudre ce problème, avec la technologie de l'époque, la solution ne serait pas évidente. J'utilise un ordinateur pour passer au crible de la simulation les méthodes de construction que l'on peut trouver chez divers auteurs ou que j'imagine moi-même. J'applique à ces travaux les méthodes de planification des tâches, de gestion des approvisionnements ou du personnel, que l'on emploie sur les chantiers modernes. Les résultats de ces analyses permettent d'émettre des hypothèses nouvelles sur la manière dont ces pyramides ont été construites, ainsi que sur leur fonction sociale.

Travaillant sur divers "objets" avec ces méthodes, j'ai constaté que l'on retrouvait plusieurs invariants, à savoir :

- ◆ la mise en place d'une organisation sociale évoluée, propre à structurer un groupe humain et à canaliser son énergie en vue de la réalisation d'une œuvre collective d'ampleur exceptionnelle [139].
- ◆ l'emploi inévitable, pour les plus exceptionnels de ces objets, de techniques bien plus évoluées que celles qu'on attribue ordinairement aux civilisations correspondantes.
- ◆ l'apparition brutale de ces techniques dans certaines civilisations, suggérant la possibilité de transferts de technologie comme nous en connaissons aujourd'hui.

- ◆ la dégradation fréquente de ces techniques au cours du temps, ou leur oubli.

Par ailleurs, certains détails présents sur des cartes du Moyen Age ne peuvent dater que de plusieurs millénaires (au minimum six). Soit il faut en attribuer l'existence au hasard ou à notre imagination, soit il faut admettre qu'une civilisation a déjà atteint le niveau scientifique nécessaire pour tracer des cartes de la planète.

Laissant travailler l'intuition, qui m'a souvent permis de trouver la solution de problèmes techniques difficiles, j'arrivais à formuler une idée, qui peu à peu devenait pour moi une conviction, et que j'essaie depuis lors de transformer en certitude scientifique, à savoir : une civilisation inconnue, que je situe dans le temps entre 10000 et 5000 bc * a atteint un niveau assez élevé de connaissance scientifique .

Les savants de cette civilisation (probablement des prêtres) avaient développé des connaissances étonnantes dans certains domaines, à savoir :

- ◆ les mathématiques (arithmétique et géométrie).
- ◆ l'astronomie, notamment du système Soleil-Terre-Lune.
- ◆ la cartographie.

Des connaissances techniques et un savoir-faire social issus de cette civilisation, ont été utilisés pour la réalisation des ensembles mégalithiques européens, ainsi que peut-être en Egypte pour la construction de certaines pyramides. On en retrouve également les traces dans les œuvres architecturales religieuses du Moyen Age.

Ces réflexions m'ont conduit à étudier toute une littérature relative aux civilisations disparues (Atlantide, etc...). C'est un sujet dont la seule évocation fait sourire de nombreux archéologues qui, honnêtement et de bonne foi, pensent que les traces physiques sont les seuls éléments sur lesquels peuvent s'appuyer les reconstitutions du passé, évacuant les problèmes soulevés par les textes ou les traditions. Il est vrai que la montagne de prose qu'a déjà suscité ce sujet compte bien peu d'œuvres de qualité. J'aurais sans doute adopté leur attitude si je n'avais pas considéré ces traces mathématiques ou technologiques comme un matériel aussi fiable qu'une poterie ou une sculpture. Comme beaucoup d'auteurs avant moi (puisque paraît-il 25 000 ouvrages ont été publiés

** La notation "bc" signifie "before Christ". Au contraire, les dates de notre ère sont notées "ad", soit "anno Domini". On trouvera aussi la notation "bp" qui signifie "before present", qui s'applique à des vestiges datés par le carbone 14, donc avec une certaine imprécision. Ces notations sont communément utilisées par les scientifiques (archéologues, climatologues, glaciologues, etc...). On peut, grossièrement, transformer une date "bp" en date "bc" en retranchant 2000 ans.*

sur le sujet), j'ai donc cherché l'Atlantide... dans les livres [284].

Et tout, vraiment tout, se ramène au texte de Platon. Hormis quelques rapprochements intéressants entre cette légende et certains vestiges inexplicables dans les Bahamas ou en Amérique du Sud, on doit bien dire encore aujourd'hui que ces quelques pages du maître sont la seule trace explicite de cette civilisation. Par contre, si beaucoup d'éléments sont plausibles dans ce texte, il s'y trouve un élément énorme sur le plan scientifique, à savoir le récit de l'engloutissement de la grande île avec la civilisation qu'elle portait, "en l'espace d'un jour et d'une nuit".

J'avais acquis une telle conviction de l'existence d'une civilisation avancée correspondant assez bien au portrait dressé par Platon, que ma curiosité m'a alors poussé à rechercher les causes possibles de la disparition de l'île. En effet, le nœud du problème de l'Atlantide est bien dans la possibilité de concevoir le modèle physique et le scénario d'un tel cataclysme. J'ai donc travaillé sur l'histoire physique de notre planète, ainsi que sur la mythologie du déluge, c'est-à-dire les éléments de la littérature ou des traditions populaires qui évoquent ce type d'événement, ainsi que sur les anciennes théories scientifiques qui y faisaient référence.

Le déluge : légende ou réalité ?

Au début du siècle dernier, les géologues et les paléontologues admettaient volontiers l'existence d'événements catastrophiques sur la planète (déluges) pour expliquer certaines observations. Puis d'autres explications étant découvertes (variations climatiques quaternaires, glaciations), une bataille homérique d'un demi-siècle s'ensuivit, qui fut perdue par les partisans du (ou des) déluge(s). En dehors d'aspects anecdotiques liés au fait qu'à cette époque était remis en question le rôle de la religion, de ses dogmes et de ses textes par les savants, on constate aujourd'hui que ce qui a entraîné la défaite des catastrophistes n'était pas tant l'adéquation moins grande de leur théorie avec les observations, que l'impossibilité de construire un modèle physique raisonnable du phénomène du déluge. Pendant la première moitié de ce siècle, en dehors de quelques savants jésuites ou de géologues attardés, considérés avec condescendance par leurs collègues, plus personne n'osa soutenir les théories catastrophistes. J'ai même lu, dans une revue scientifique fort sérieuse, un papier récent d'un paléontologue orthodoxe qui affirmait qu'une autre université conservait son poste à un honorable collègue, partisan des théories catastrophistes, pour garder le souvenir historique d'une espèce aujourd'hui disparue...

Le débat fut relancé dans les années 1950 par deux pionniers qui repartirent en exploration dans ces terres maudites, avec d'ailleurs deux

approches complètement différentes, mais dans le même but d'expliquer logiquement de tels cataclysmes.

- ◆ Le premier, nommé Immanuel Velikovsky, a effectué un travail considérable sur le sujet [144,146], et a réuni une "base de données" impressionnantes sur les traditions eschatologiques. Il en induisit un modèle astronomique assez fumeux, qui fut rejeté par les scientifiques après un débat d'idées houleux.
- ◆ Le second, nommé Charles Hapgood, a également effectué un gros travail de bibliographie sur les aspects géologiques et paléontologiques du quaternaire récent [120]. Il induisit un modèle géophysique de déplacement brutal de la croûte terrestre sous l'effet de la force centrifuge appliquée au balourd que constituent les calottes polaires. Bien qu'apparemment un peu plus sérieux, le modèle fut reconnu inconsistant et rejeté par les géophysiciens. Le débat fut toutefois un peu plus courtois, peut-être parce que le livre était préfacé par Einstein.

Lorsqu'on lit les comptes rendus des débats scientifiques provoqués par les œuvres de Velikovsky ou Hapgood, on doit reconnaître que, si leurs explications ont été rejetées pour cause d'incompatibilité avec les lois de la physique ou avec des théories ayant fait leurs preuves (par exemple la tectonique des plaques), personne ne s'est aventuré à proposer d'autres modèles qui permettent de rendre compte des observations diverses (et irréfutables) sur lesquelles tous deux s'étaient appuyés. Certaines constituent pourtant d'irritantes épines dans le pied pour les partisans des théories gradualistes ou uniformitaristes (c'est-à-dire non catastrophistes).

Puis, j'ai eu l'occasion de découvrir deux ouvrages assez récents.

- ◆ Le premier, écrit en 1978 par Maurice et Paulette Deribéré [110], est une compilation des traditions mondiales du déluge. Il reprend donc le même thème que celui de Velikovsky, en classant ces traditions par origine géographique. Hormis quelques brefs commentaires astronomiques, il ne traite pas des causes physiques des phénomènes.
- ◆ Le second a été écrit en 1986 par un océanographe et sa femme archéologue amateur (André et Denise Capart) [108]. Il s'agit d'un ouvrage pluridisciplinaire, qui tente de rendre compte de certains faits archéologiques par l'hypothèse de deux catastrophes naturelles, à savoir les débâcles brutales de vastes zones de calottes polaires survenues respectivement en 13500 bc et en 6700 bc. André Capart appuie ses démonstrations sur des observations océanographiques précises et objectives, notamment celles des plages et récifs coralliens fossiles immergés aux profondeurs de -55 m et -110 m.

Intégrant mes propres analyses aux données amassées par Velikovsky, Hapgood, Deribéré & Deribéré, Capart & Capart, ainsi que

quelques autres, j'ai commencé à chercher, avec la rage d'aboutir, et mettant à profit mon expérience de généraliste. Pendant des mois, fouillant dans les bibliothèques, discutant avec des spécialistes de différentes disciplines des sciences de la Terre, j'ai cherché à comprendre. Et aujourd'hui, je ne suis pas certain d'avoir compris ou trouvé, mais j'ai construit des modèles physiques, qui sont cohérents avec les observations ainsi qu'avec les théories admises dans les domaines concernés, et qui permettent de rendre compte de l'occurrence à quelques millénaires d'intervalle de cataclysmes d'ampleur colossale sur notre planète.

J'ai constaté que des détails précis, parfois un peu délirants, qu'on trouve dans les traditions ou les textes et qui sont difficiles à inventer par quelqu'un qui n'aurait pas vécu les phénomènes, cadraient parfaitement avec les mécanismes physiques que j'imaginai. Par ailleurs, des anomalies sur certaines cartes du Moyen Age (position des glaces sur les calottes polaires, orientation du Nord), pouvaient très bien s'expliquer si l'on supposait qu'elles avaient été construites par recopie assez malhabile de cartes beaucoup plus anciennes, levées plusieurs millénaires auparavant. Je retombais aussi sur certaines des observations avancées autrefois comme des preuves par les partisans des théories géologiques diluvistes. Enfin mes hypothèses permettaient de rendre compte d'observations gênantes sur lesquelles butent actuellement les spécialistes des sciences de la Terre ou de l'évolution des espèces vivantes. Plus j'explorais les comptes rendus de diverses traces archéologiques, climatiques, géologiques, et plus les choses se mettaient en place de manière cohérente, comme les pièces d'un puzzle.

Conséquences et enjeux.

Dès lors, que pouvais-je faire face à un problème aussi exceptionnel ? Je ne pouvais laisser ignorer à ceux que le sujet intéresse, ce que je considère comme le résultat d'un travail approfondi. J'ai donc décidé de publier un livre, pour diffuser ces idées et les rendre accessibles aux scientifiques comme au plus grand nombre. J'étais conscient du risque de tomber dans un catastrophisme de plus ou moins bon goût, dont malheureusement trop d'ouvrages témoignent : j'ai donc tenté de garder la tête froide, et la rigueur du scientifique.

Par ailleurs, ce genre de problème n'est pas seulement une question ponctuelle qui relèverait d'une publication dans une ou plusieurs revues spécialisées, ou encore d'un "papier" dans un congrès. Il s'agit aussi d'un problème de société, qui concerne tout un chacun, et a de vastes implications [102, 150]. Je pense donc qu'il convient de le poser devant la communauté des scientifiques, comme ce que l'on appelle une conjecture, c'est-à-dire quelque chose qui n'est pas démontré ni réfuté pour l'instant,

mais qui, vu l'énormité des enjeux, mérite d'être débattu et examiné.

Ma conviction est que, sur de telles hypothèses, le débat doit s'instaurer entre les scientifiques et les responsables concernés, mais aussi que le public doit être informé, de la manière la plus large et la plus honnête possible. Il s'agit d'un risque naturel auquel nous pourrions être soumis, au même titre que par exemple un risque technologique. Je partage le sentiment de nombreux scientifiques ou journalistes, qui sont choqués de constater que de nombreux risques naturels ou industriels sont bien connus et répertoriés, que des mesures de protection individuelle ou collective sont possibles (et quelquefois assez simples et peu coûteuses), mais que les pouvoirs publics renoncent souvent à toute action, y compris à former les populations concernées, dans le souci de ne pas les effrayer. A partir du moment où l'information est disponible, aucune échappatoire de ce genre n'est possible. Les scientifiques concernés pourront valider ou réfuter ces hypothèses, et en cas de validation (ou plutôt en l'absence de réfutation valable), il faudra bien engager le débat pour voir ce que l'on peut faire de tout cela.

Respectant la démarche inductive, qui part du concret pour aboutir à l'abstrait, je vais tout d'abord présenter les faits. Certains relèvent de sciences "molles", comme l'étude des traditions, et d'autres de sciences plus "dures", comme la géophysique. La lecture des chapitres qui suivent peut donc ressembler à un inventaire à la Prévert, mais c'est le propre d'une œuvre pluridisciplinaire que d'exiger la variété des points de vue. D'avance je fais amende honorable auprès des spécialistes des disciplines que j'aborde, pour les simplifications et raccourcis quelquefois un peu brutaux que je suis obligé d'employer mais, sans ce souci d'aller à l'essentiel, ce livre aurait été trois fois plus épais qu'il ne l'est. Je vais donc essayer de vous faire découvrir, en une centaine de pages, des millénaires d'observations et deux siècles d'évolution de la pensée scientifique sur le sujet. Voici donc cette rétrospective, qui a ses racines dans la nuit des temps, et débouche sur des questions que nous ne pourrions pas éluder sur l'avenir de notre planète et des espèces vivantes qui l'habitent.

